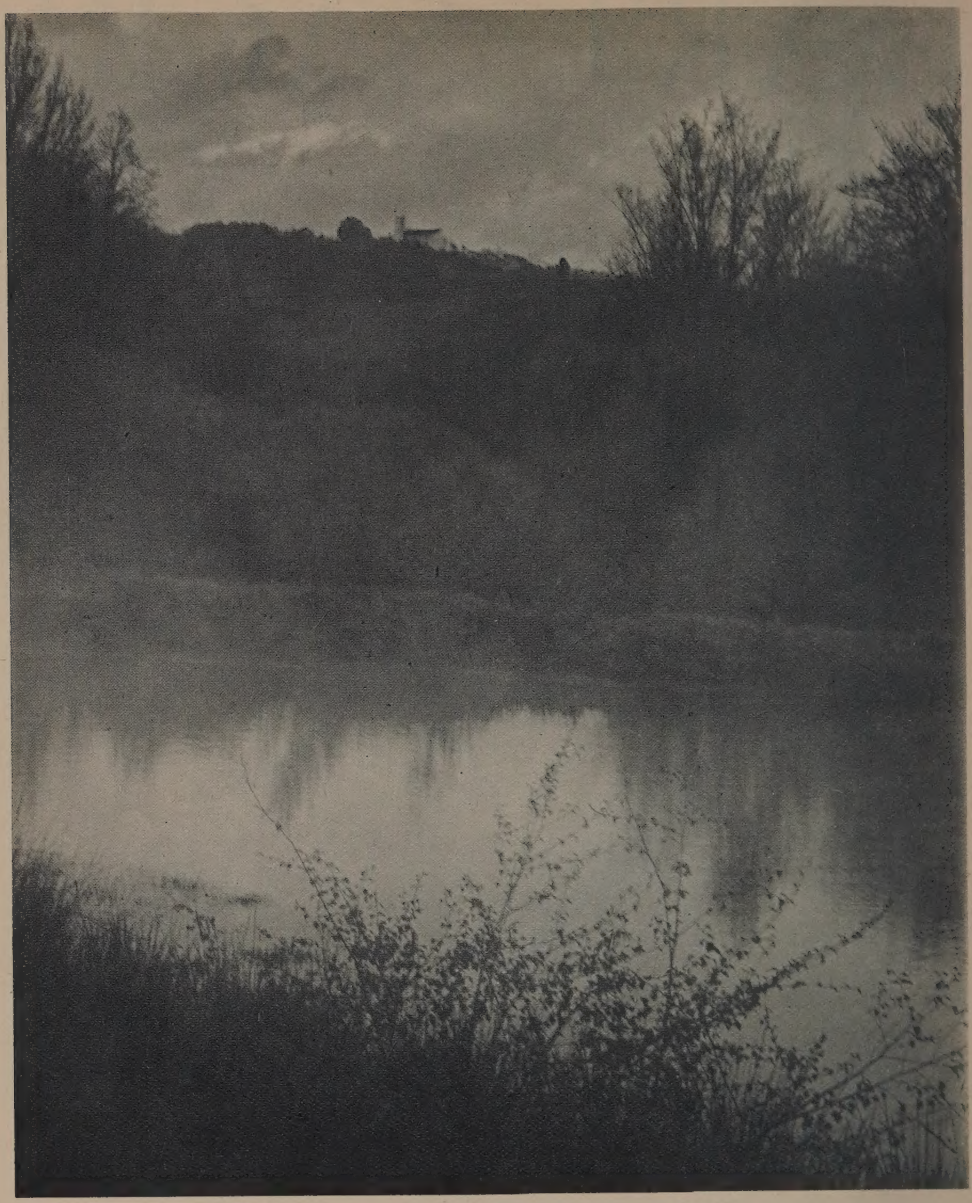
L'ART SACRÉ

Revue mensuelle

RONCHAMP

1-2

Septembre-Octobre 1955

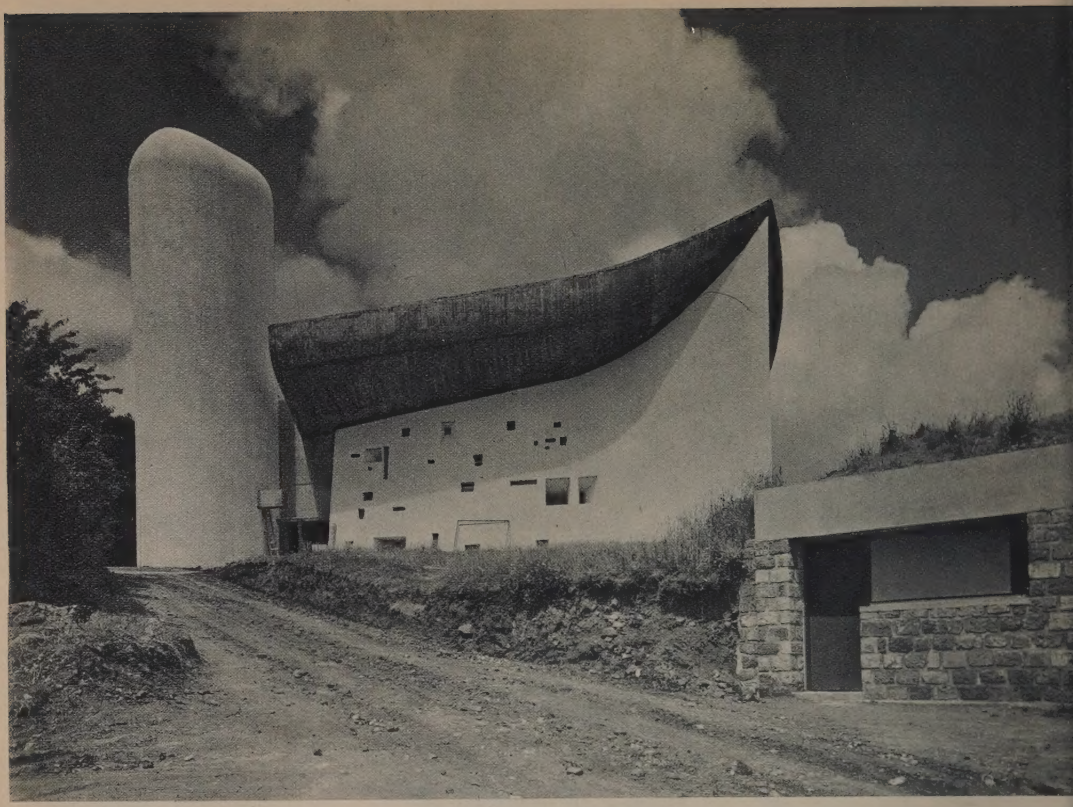


PASSER de pays en pays, de peuples en peuples, de coutumes en coutumes, chercher toujours ce qu'on ne rencontrera jamais, promener à la surface de la terre un ennui qui va s'épaississant à mesure que l'on traverse les climats et les contrées, voilà le triste sort du touriste. Nous savons, au contraire, que le pèlerin porte sur les routes de son choix un désir que le chemin ne peut exténuer. Le pittoresque s'émousse, le sensationnel s'épuise aussi vite, mais la quête de Dieu trouve dans la marche une sorte de réalisation mystique. Dans toutes les religions on se transporte d'un lieu à un autre, d'un lieu où Dieu n'est pas en un lieu où il se trouve pour le visiter, le louer et le solliciter. C'est un besoin profond de l'homme de localiser la divinité ; même dans les religions qui proclament avec force la transcendance de leur Seigneur, on trouve non seulement des temples, mais des lieux mystérieux qui suggèrent la présence rafraîchissante ou fantastique des divinités.

Les chrétiens ont toujours pensé que la grâce semblait imprégner certains sites, soit que la prière leur y fût aisée, soit que Dieu, la Vierge, les anges ou les saints aient manifesté là leur présence par des visions ou des miracles. Les actes spirituels jouent un rôle important non seulement dans la dévotion populaire, mais encore dans l'histoire mystique de l'Eglise. Un des lieux les plus impressionnants est, à ce point de vue, la Sainte-Baume. Il est certain que cette grotte

a été le centre de la jeune foi des Gaules. La personnalité de sainte Marie-Madeleine, aimée du Christ, a rempli ce sanctuaire naturel car il convenait, semble-t-il, aux yeux de cette jeune chrétienté que ce lieu de majesté solitaire soit le cadre de la contemplation de la pécheresse aimée. Cassien y installa des moines qui donnèrent à cette jeune chrétienté le sens de la prière silencieuse et solitaire. Cette anfractuosité garde une sorte de mémoire spirituelle de cette sainteté. Ce souvenir parle encore aux âmes attentives. La rude montée vers le plan d'Aups, la mystérieuse forêt aux essences uniques, l'échelle taillée dans la pierre préparent mystérieusement l'âme à subir le poids de la présence qui remplit la grotte elle-même. Le lourd plafond de pierre qui s'abaisse remonte d'une seule volée. Les coins que l'ombre dissimulait et que l'habitude révèle mettent l'esprit en cette disposition où le silence cesse d'être un effort pour chasser le bruit mais devient le murmure intérieur d'une source. Et sans doute Le Corbusier a-t-il subi le choc de cet étrange enveloppement au jour où il pénétra dans le creux de la Sainte-Baume. Il ne pensait pas alors encore à Ronchamp, mais il pensait la cité radieuse de Marseille. Entre ces habitations pleines de lumière et la mystérieuse église qu'on parlait de creuser dans le massif de la Sainte-Baume, il voulait établir un lien spirituel. Soucieux de créer une cité qui fut un organisme vivant, il croyait que Marseille avait besoin de la Sainte-Baume et la route qui menait vers la chaîne était-elle sans doute pour lui une artère pleine d'un sang nouveau.

Quelque temps après, la commission d'Art sacré de Besançon vint lui demander de rebâtir la chapelle de Ronchamp. Il s'agissait de faire revivre un pèlerinage. Il fallait combler les vœux des chrétiens qui, depuis des siècles, s'étaient attachés opiniâtrement à ressusciter un lieu spirituel que la foudre et les guerres s'étaient acharnées à faire disparaître. La construction du siècle dernier n'était qu'un pastiche inexistant que la dernière guerre devait raser. La colline, maintenant dénudée, réclamait son lieu de prière, mais surtout la foi des fidèles attendait depuis plus longtemps un antre spirituel qui puisse les baigner de son silence et recevoir l'écho de leur louange. Cet antre faisait défaut depuis des siècles. Les décorations du grand siècle et les superfétations de 1857 faisaient piètre figure dans ce paysage de collines dont le volume à la fois sculptural et profondément humain crée autour du pèlerinage une sorte d'immense parvis de respect et de silence qui s'étend à perte de vue. Ici, plus qu'ailleurs, il convenait de créer un sanctuaire collé à ce sol, fait en quelque manière avec cette terre. Un jour, Le Corbusier est monté sur la butte de Ronchamp, il a regardé à perte de vue les douces ondulations des croupes environnantes. Il a tiré de sa poche un de ces fameux crayons qu'il porte toujours sur lui attachés avec



un élastique : il s'est mis aussitôt à dessiner. Il est rentré chez lui et ces croquis sont demeurés longtemps enfouis dans un tiroir. Un jour, il a appelé ses collaborateurs et leur a demandé un fusain. Pourtant, Le Corbusier n'aime pas le fusain, mais il avait besoin de cristalliser en quelques instants l'idée qui prenait naissance en son esprit. A longs traits il a esquissé la forme presque définitive de la chapelle. Pendant des mois de silence, un travail mystérieux s'opérait en lui. L'attention extérieure était ailleurs, mais au plus profond de lui-même, le cœur veillait sur des images qui, peu à peu, se purifiaient pour atteindre l'équilibre total d'un jour d'inspiration. Alors, avec ses amis, commença une œuvre d'exécution qui, par un labeur incessant, devait rester fidèle à ce moment de plénitude.

Ils sont dans l'illusion ceux qui croient qu'une œuvre lyrique s'improvise : l'inspiration la donne en un instant, mais l'acharnement de l'ouvrier peut seul conserver ce que le poète a vu. Ces deux hommes habitent Le Corbusier et Notre-Dame-du-Haut a gardé dans sa réalisation les qualités du croquis initial : cette majesté toute empreinte de fraîcheur. Précis comme un navire, libre comme un jeu, ce monument de la Vierge ne trahit pas le mystère qu'il évoque. On se prend même à penser aux textes du Livre de la Sagesse que l'Eglise, dans sa hardiesse, applique à la Sainte Vierge :

Lorsque le Seigneur disposa les fondements de la terre
J'étais à l'œuvre auprès de lui, me réjouissant chaque jour
Et jouant sans cesse en sa présence, jouant sur le globe
De la terre et trouvant mes délices parmi les enfants des hommes.

Cette église rude, faite de terre, est une offrande de la création tout entière et pourtant la Sainte Vierge y a déposé une sorte de grâce et de liberté qui sont les caractéristiques de son mystère. Ce rude travail a perdu, dans le rayonnement de sa gloire, son aspect laborieux pour suggérer, autant qu'il est possible sur la terre, l'œuvre de la créature graciée et préservée. S'il est vrai que le premier homme, aux jours de grâce, travaillait sans peiner, si son œuvre tenait de la danse plus que du labeur, on comprend pourquoi le Mystère de Marie s'illustre parfaitement dans ce texte de la Sagesse. Celle qui fut totalement préservée est dans un ordre de grâce et de liberté sur lequel la peine n'a plus de prise. Il y a une trace de cette spontanéité surnaturelle dans le lourd béton de Ronchamp. Cette forteresse aux attaches si fines, ce monument qui vit sous le regard, qui vibre d'intelligence et de ferveur, n'est-il pas le jeu libre et pur de la création touchée par Marie et entraînée par elle dans son profond mystère de grâce ? Une mystérieuse gestation de cette œuvre dans l'esprit de Le Cor-

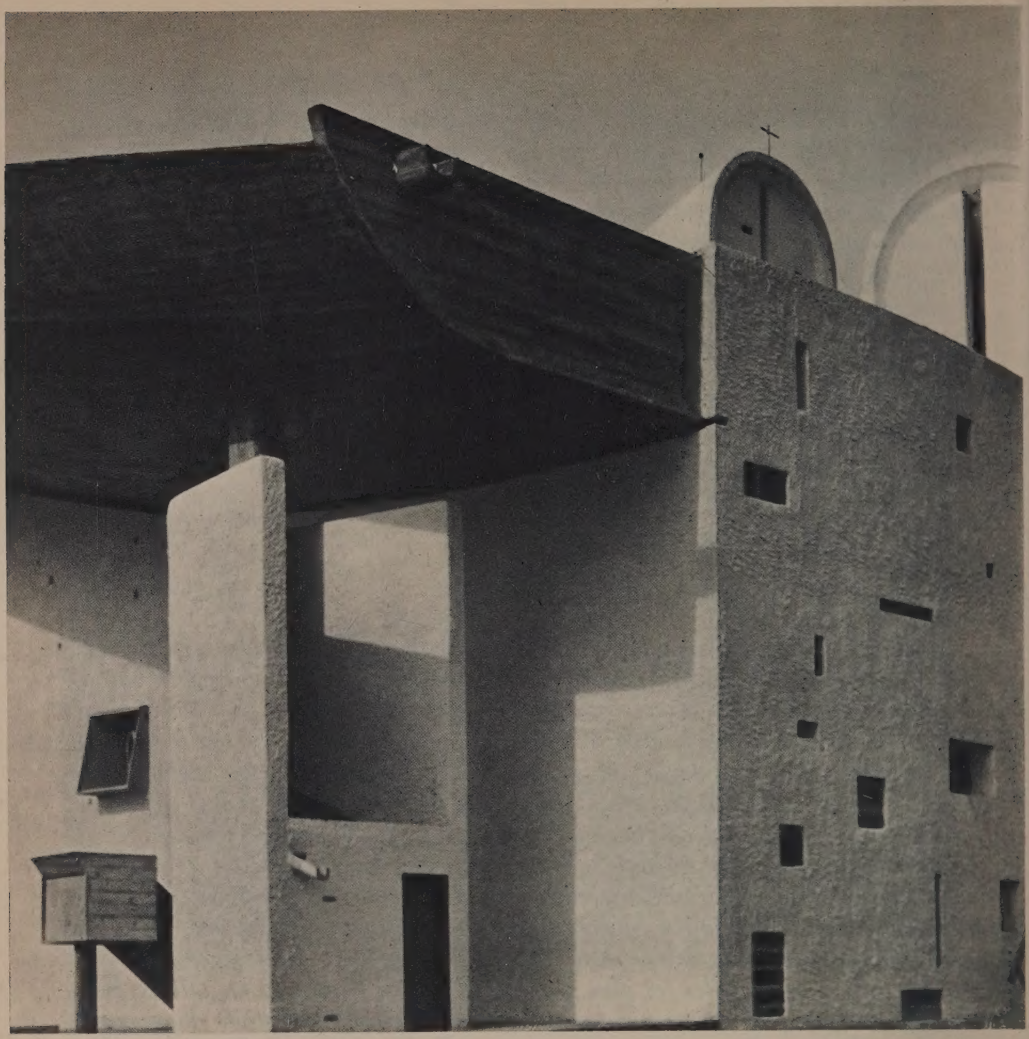
busier était nécessaire pour atteindre ce bonheur d'expression, mais elle ne l'explique pas : il faut regarder finalement en silence ce qui est né du silence.

Ronchamp est une sculpture, Ronchamp est une grotte. De même que l'on voit à l'infini la découpure d'une statue à mesure qu'on en fait le tour, de même le béton de Ronchamp révèle ses secrets à mesure que l'on poursuit une sorte de pèlerinage autour de la chapelle. Il faut prendre possession de cette œuvre en se déplaçant : elle ne se livre pas tout d'un coup parce qu'elle contient un mystère, une plénitude de richesses que l'on ne peut embrasser d'un coup d'œil. Notre-Dame-du-Haut a un secret : elle le révèle à ceux qui acceptent de faire un effort pour s'en emparer. C'est pourquoi, malgré ce qu'on a pu en dire, Ronchamp n'est pas une œuvre baroque. On a pu se laisser prendre à des

ressemblances superficielles et confondre l'inspiration des Autrichiens ou des Espagnols avec celle de Ronchamp ; en fait, profondément, Le Corbusier et Le Borromini divergent. Au génie du décor, au goût des Apocalypses bruyantes et des gloires, aux réussites trop habiles, Le Corbusier oppose la simplicité de son regard. Son architecture n'a pas de façade et d'enfilades perspectives : elle n'est pas faite pour l'œil d'un homme assis mais pour l'enveloppement d'une foule qu'elle attire ou contient pour l'enlever d'un coup d'aile. Le lyrisme est pur de toute effervescence baroque, c'est l'expression calme d'une fécondité inépuisable. Une trouvaille plastique répond à une autre. Le regard est affranchi, ne considère que la fonction spirituelle. Le métier, parfaitement possédé, demeure à son service.

Nous parlons de fonction spirituelle, mais il faut s'entendre sur ce mot. Autre est la fonction spirituelle d'une cathédrale, autre celle d'une église paroissiale, autre enfin celle d'une chapelle de pèlerinage. Toutes sont les maisons de Dieu, mais Dieu s'y manifeste selon différents aspects de la vie chrétienne. La paroisse est le lieu de la vie habituelle des chrétiens : le lieu eucharistique et le cadre du cycle liturgique et sacramentel selon le rythme annuel du peuple ou le rythme de la vie de chacun des individus. La chapelle de pèlerinage est un lieu mystique. Un certain lyrisme s'impose. Le creux d'un rocher ou une futaie séculaire peuvent naturellement réaliser cette emprise du lieu sur l'âme. Mais quand on construit sur la terre rase, le lyrisme le mieux venu sera certainement celui qui se rapproche volontiers des formes naturelles ou des formes artificielles les plus simples. On parle beaucoup du toit de Ronchamp. On en fait un oiseau ou un navire selon l'inspiration du moment. En fait, il s'agit d'un vaste voile qui recueille l'eau du ciel. Sur cette colline rocailleuse, l'eau est rare et l'eau est précieuse : la grande gargouille qui concentre l'écoulement du toit entier, la citerne qui la recueille ne sont pas des éléments décoratifs : ils sont utiles. Et pourtant, recueillir les eaux du ciel, les rassembler, les garder précieusement font d'un toit un symbole lumineux. Sa valeur symbolique est d'autant plus puissante que son utilité pratique est indéniable car il est de la nature des signes liturgiques de signifier par leur usage.

L'intérieur est un antre spirituel en lequel la Vierge a trouvé sa place comme la colombe dans les trous du rocher. A Lourdes, il est un lieu privilégié pour prier : c'est l'intérieur même de la grotte. La présence de la Vierge dans cette anfractuosité du rocher est un peu l'image de la création massive et présente qui a senti un jour se former au plus profond de ses entrailles cette Vierge immaculée en laquelle brillait déjà l'aurore du salut. Il faut avoir prié longuement dans le creux même du rocher, identifié en quelque sorte à la création en attente du Sauveur pour comprendre le mystère de l'Immaculée enlevée



au ciel et toujours présente en esprit à ce monde souillé, raidi, appesanti par le péché. S'il plaît à Dieu de choisir ainsi des sites, c'est que leur structure contient déjà, en un certain sens, un mystère et le mystère d'une apparition vient rehausser l'éclat étrange de certains lieux terrestres. Le Corbusier a fait Ronchamp comme un antre spirituel en lequel la Vierge et l'homme se retrouvent dans un même lieu. Le rude béton rocailleux n'est pas fait pour étonner ceux qui ont senti l'heureux contraste du mystère délicat de la Vierge avec les rudes lieux qu'elle choisit pour se manifester. Il semble que Marie ait pour ces lieux sauvages et mystérieux une sorte de prédilection, un peu comme si sa gloire y était à l'aise. A Ronchamp, une lumière subtile éclaire doucement le contraste du blanc du badigeon et du gris du béton. Le Corbusier a confié au soleil le soin de la décoration : ces meurtrières aux ébrasements si justement pensés sont

faites pour organiser le jeu délicat de la lumière et des ombres sur l'écorce rude des parois.

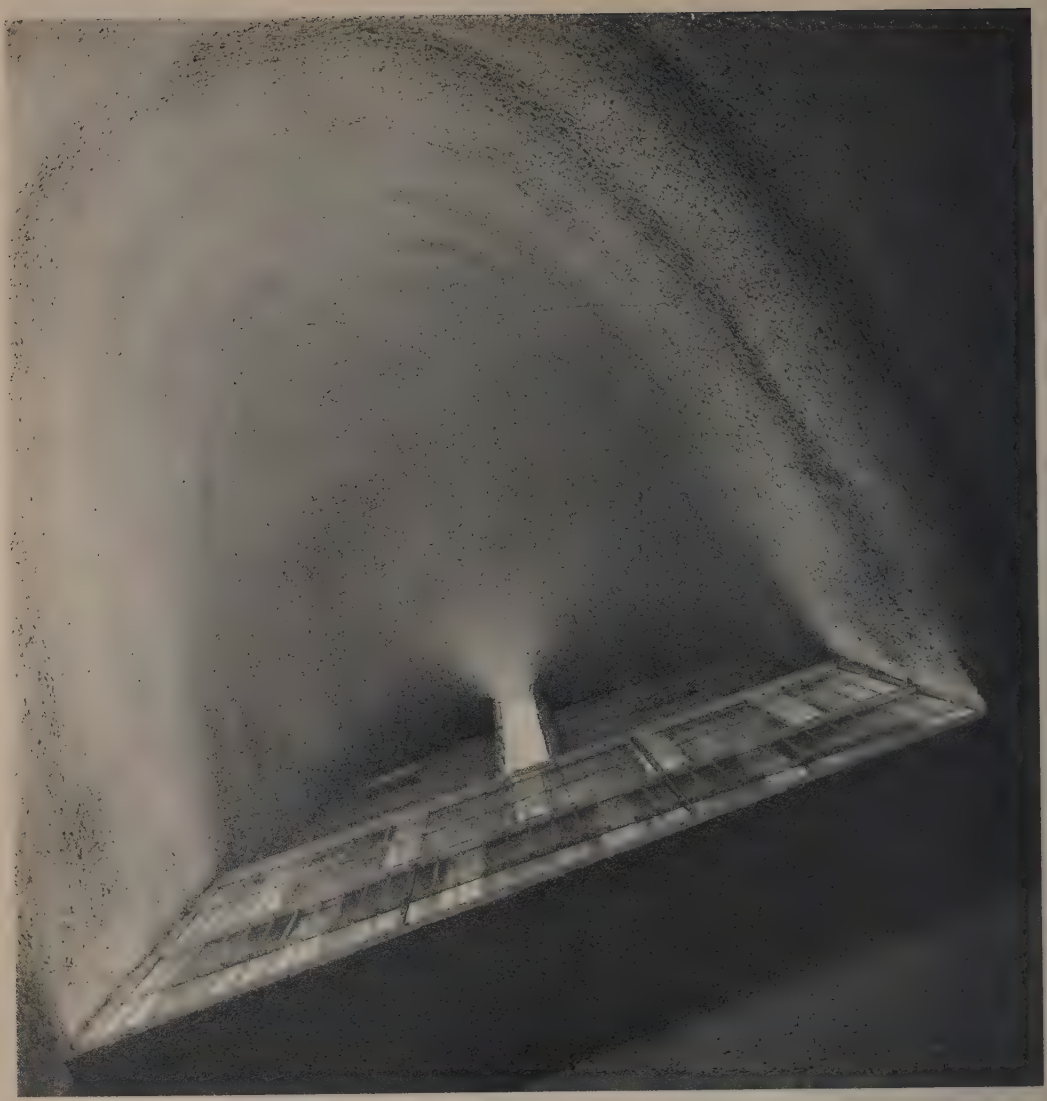
Les chapelles séculaires cachent leurs autels dans des coins. Une église de pèlerinage doit, de nos jours, faire face à la célébration simultanée de messes privées. Mais Le Corbusier n'a pas voulu les isoler du volume central ; des plans courbes mènent vers ces chapelles où une émotion nouvelle attend le fidèle : elles se prolongent vers le haut par une cheminée de lumière comme on voit parfois dans les anfractuosités naturelles du roc percer un rayon de soleil par une fissure naturelle de la pierre.

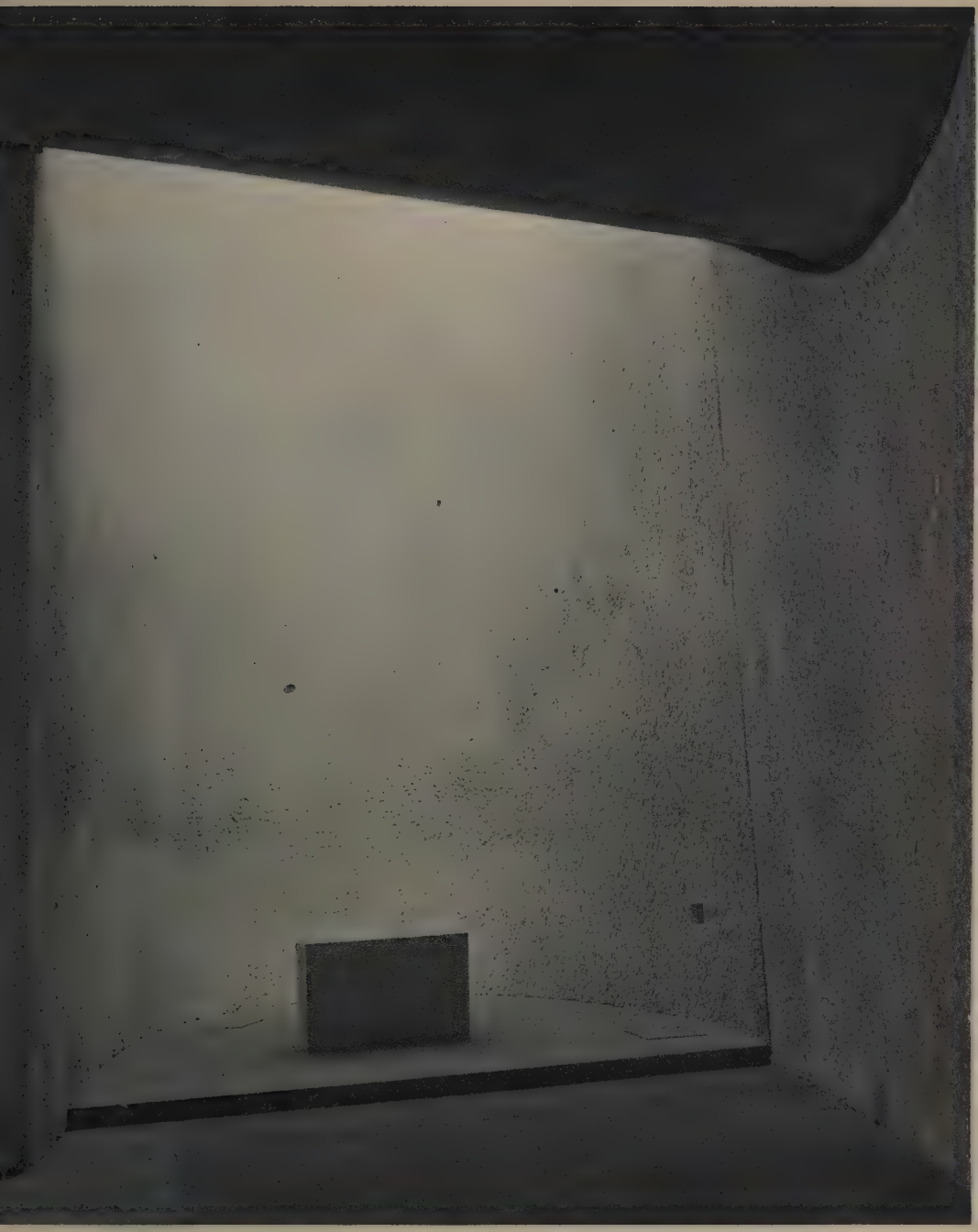
Un œil attentif remarquera aussi que le voile de béton ne touche le gros œuvre que par de fins supports entre lesquels filtre un rai de lumière qui spiritualise la forme calme et sereine du plafond. Il est ainsi concrètement démontré que la forme ogivale n'a pas le privilège d'exprimer l'élan du cœur : une forme convexe peut couronner un édifice avec un pareil bonheur. Il n'y a point de principes de construction absolus ; la seule exigence requise touche le cœur de l'architecte : une grande œuvre commence lorsqu'un maître d'œuvre est capable de semer dans un volume harmonieux ces impondérables qui sont des joints spirituels. Ainsi croît et s'édifie une église qui, à l'instar du Corps mystique dont elle est l'image et le sacrement, s'élève selon la poussée d'une puissante vitalité spirituelle.

La statue vénérable de la Vierge qui a pris place dans la niche vitrée de l'édifice nouveau est visible tant de l'extérieur que de l'intérieur. Il n'y a qu'une statue à Ronchamp vers qui se tournent les regards de ceux qui sont à l'intérieur comme à l'extérieur de l'église ; une seule statue pour la chapelle couverte et pour celle qui a pour nef la grande esplanade. Ainsi un contact nouveau s'établit ; la Vierge elle-même réunit le dedans au dehors, le sanctuaire au monde, le lieu couvert du sacrifice au monde entier qui attend la Rédemption. L'harmonie entre la chapelle et ces collines ouvertes à l'infini n'est donc pas simplement une réalité plastique ; par un rare bonheur d'expression, Le Corbusier a réuni le lieu sacré au monde profane qui tourne son espérance vers la Vierge.

A.-M. C.

Nous tenons à préciser que le maître-autel doit bientôt recevoir le tabernacle qui a été prévu pour lui. De même les garnitures, croix et chandeliers, doivent être réalisées pour les petits autels.





L'inauguration

Le samedi 25 juin 1955, la chapelle Notre-Dame du Haut était inaugurée à Ronchamp. Au début de la cérémonie la chapelle fut remise à Monseigneur Dubois, Archevêque de Besançon, par Le Corbusier, en ces termes :

EN bâtissant cette chapelle, j'ai voulu créer un lieu de silence, de prière, de paix, de joie intérieure. Le sentiment du sacré anima notre effort. Des choses sont sacrées. D'autres ne le sont pas, qu'elles soient religieuses ou non.

Nos ouvriers et Bona, le contremaître, Maisonnier, de mon atelier, les ingénieurs et les calculateurs, d'autres ouvriers et des entreprises, des administrateurs, Savina, ont été les réalisateurs de cette œuvre difficile, minutieuse, rude, forte dans les moyens mis en œuvre, mais sensible et animée d'une mathématique totale, créatrice de l'espace indicible.

Quelques signes dispersés, et quelques mots écrits, disent la louange de la Vierge.

La croix — la croix vraie du supplice — est installée dans cette arche; le drame chrétien a désormais pris possession du lieu.

Excellence, je vous remets cette chapelle de béton loyal, pétrie de témérité peut-être, de courage certainement, avec l'espoir qu'elle trouvera en vous comme en ceux qui monteront sur la colline, un écho à ce que tous nous y avons inscrit.

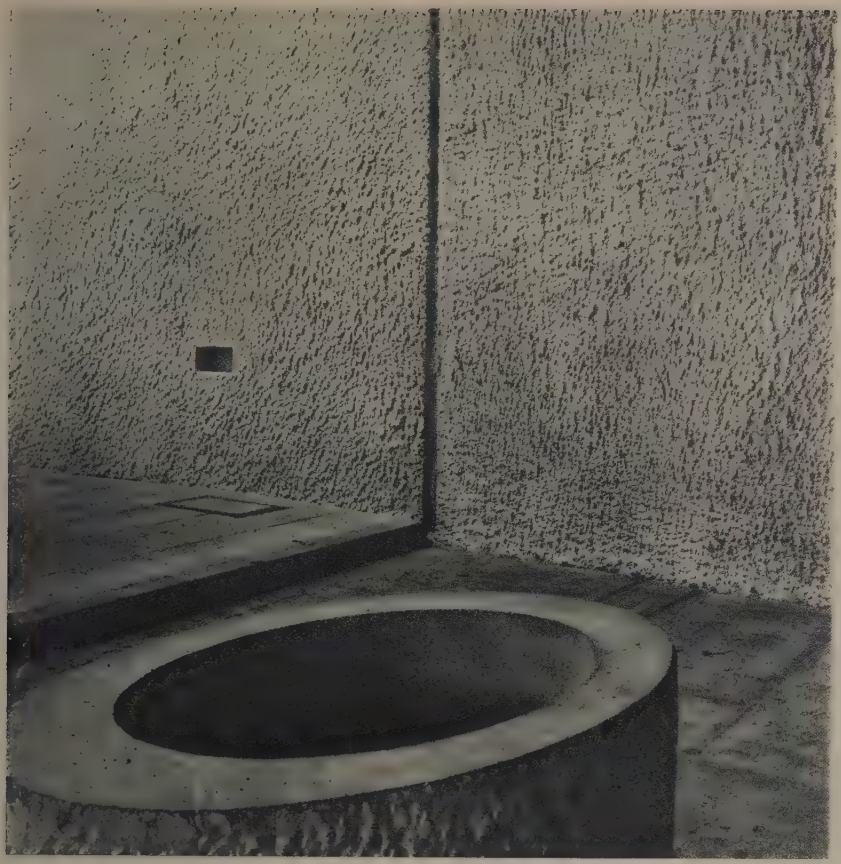
Mgr Dubois lui répondit et le remercia par ces paroles :

AU siècle des cathédrales, avez-vous noté dans un livre, un style s'était répandu « qui entraînait le torrent des délectations spirituelles : un amour de l'art, désintéressement, joie de vivre en créant ». Ces délectations, nous le devinons, en jetant ces murs dans l'espace, vous les

avez à votre tour éprouvées. Ce « gratte-ciel » de Marie, qui va dominer la contrée, il aura été pour vous, comme vous l'avez dit des bâtisseurs du XIIIe siècle, « un acte d'optimisme, un geste de courage, un signe de fierté, une preuve de maîtrise ».

Rodin, qui a écrit comme vous sur les cathédrales, les appelait « les bornes kilométriques des routes romaines de la chrétienté ». Vous venez, Maître, de planter en ce lieu, sur nos routes chrétiennes, une borne mariale : les mois écoulés indiquent assez qu'on s'y arrêtera volontiers !

Et vous nous remettez cette chapelle. Remettant pareillement, en 1952, à M. Claudius Petit « l'Unité d'habitation de Marseille », vous lui disiez que vous l'aviez « faite pour les hommes ». Ici, Monsieur, vous avez travaillé



pour plus grand qu'eux : pour Dieu et pour Notre-Dame. Vous le sentez : l'âme de la vraie « cité radieuse », elle est là, sur cette colline.

J'ai souvent songé à ceux qui élevèrent nos églises ou sculptèrent pour elles tant de statues vénérées : sous ces voûtes qu'ils ont construites, devant ces visages qu'ils ont creusés, que de prières émouvantes et saintes ! Que la perspective, Monsieur, de ces prières qui désormais monteront de cette demeure de Dieu, soit votre plus haute récompense.

Le pèlerinage

Plantée au sommet d'une colline boisée, Notre-Dame du Haut, règne sur un vaste horizon depuis les Vosges toutes proches jusqu'au lointain Jura. Ce lieu de pèlerinage à la Vierge dont l'origine est très ancienne a traversé bien des épreuves. Jusqu'au XVIII[e] siècle il y eut là une église paroissiale dédiée à la Nativité de Marie. A cette époque, le bourg s'étant déplacé dans la vallée, une église y fut bâtie sous le même vocable. C'est probablement pour distinguer les deux sanctuaires que l'ancien reçut le titre de Notre-Dame du Haut. Au milieu du XIX[e] siècle, le pèlerinage étant devenu très populaire on accola à la vieille chapelle un nouvel édifice de forme curieuse combinant l'octogone et la croix grecque. Sa flèche centrale portait une statue colossale de la Vierge et sur ses quatre petites flèches des anges déployaient leurs ailes. Le 8 septembre 1873, au lendemain des désastres de la guerre, plus de trente mille pèlerins d'Alsace et de Lorraine vinrent implorer Notre-Dame, en ce lieu, pour leur délivrance.

Un incendie allumé par la foudre détruisit le nouveau bâtiment en 1913. A sa place on édifia, en 1924, une église de style faux-gothique qui engloba ce qui restait du sanctuaire primitif. Ces constructions devaient à leur tour connaître la ruine au cours des combats pour la Libération en 1944. Pour les remplacer le Chanoine Ledeur, secrétaire de la Commission diocésaine d'art sacré de Besançon, et Monsieur François Mathey, membre de cette Commission, eurent l'audace de s'adresser à Le Corbusier. Celui-ci refusa d'abord, ne voulant pas entreprendre une tâche pour laquelle il ne croyait pas être assez préparé. Puis saisi par la beauté du site, passionné par les problèmes soulevés et la grandeur spirituelle de l'entreprise, il se mit au travail. Le 20 janvier 1951 ses plans étaient approuvés par Monseigneur Dubourg archevêque de Besançon et par sa Commission d'art sacré. « A une époque où l'art se cherche, — écrivait ce prélat — il faut se garder de tout absolutisme et de toute étroitesse de jugement. Il faut avoir le courage d'envisager d'un œil favorable certaines nouveautés, et ne pas redouter de faire des expériences, dussent-elles paraître un peu téméraires. » Rappelé à Dieu il ne devait pas voir la réalisation du projet le plus audacieux et le plus important qu'il ait autorisé.

Le nouveau sanctuaire fut inauguré le 25 juin 1955 par Monseigneur Dubois, successeur de Monseigneur Dubourg, en présence de Monsieur le Ministre de la Reconstruction et de nombreuses personnalités. Pour la première fois, la messe fut chantée sur le parvis, face à l'esplanade. Pour la première fois aussi une messe en plein air ne donnait pas l'impression de se dérouler dans un cadre provisoire avec des installations de fortune. Ce lieu a été pensé, organisé en vue de la célébration liturgique. Dans la beauté souriante du paysage, la noblesse et la blancheur du porche polarisent l'attention. L'autel s'y abrite comme dans une conque immaculée. La fonction sacrée s'y accomplit avec aisance et dignité. Tout est à sa place exacte. De cette adaptation parfaite naît l'harmonie. Le Corbusier qui participait à cette messe, au premier rang, nous disait combien il avait été sensible à cette correspondance idéale entre l'espace et la fonction pour laquelle

il a été créé. Quatre à cinq mille personnes assistaient à cette cérémonie mais il fallait attendre le pèlerinage traditionnel du 8 septembre pour porter un jugement d'ensemble et recueillir les réactions populaires devant cette œuvre inédite.

En ce jour de la Nativité de Marie, les pèlerins, comme autrefois, se sont pressés sur les routes et les chemins menant à Ronchamp. Ceux qui craignaient qu'une longue interruption et une architecture insolite nuisent au succès du pèlerinage ont été rapidement rassurés. Ainsi qu'aux plus beaux jours d'avant-guerre huit à dix mille fidèles ont gravi le rude sentier. Le nouveau sanctuaire les a accueillis dans toute la fraîcheur de sa jeunesse. Certes, l'impression dominante était la surprise devant l'extrême liberté des formes. Plus ou moins consciemment bien des gens en prenaient leur parti. Ils se seraient sentis plus rassurés, plus à leur aise devant le pastiche d'un style quelconque auquel ils fussent habitués. Mais il fallait se faire une raison. Après tout il faut être de son temps. Comme pour mieux l'apprivoiser, les groupes se mettaient alors à faire le tour de cette construction inhabituelle. Les plus réticents se laissaient gagner par la curiosité. Eux aussi suivaient le mouvement. Sans le vouloir, à leur insu, partisans et adversaires justifiaient la création de Le Corbusier. Il avait vraiment bâti une chapelle de pèlerinage. Une chapelle qui donne envie de tourner autour,

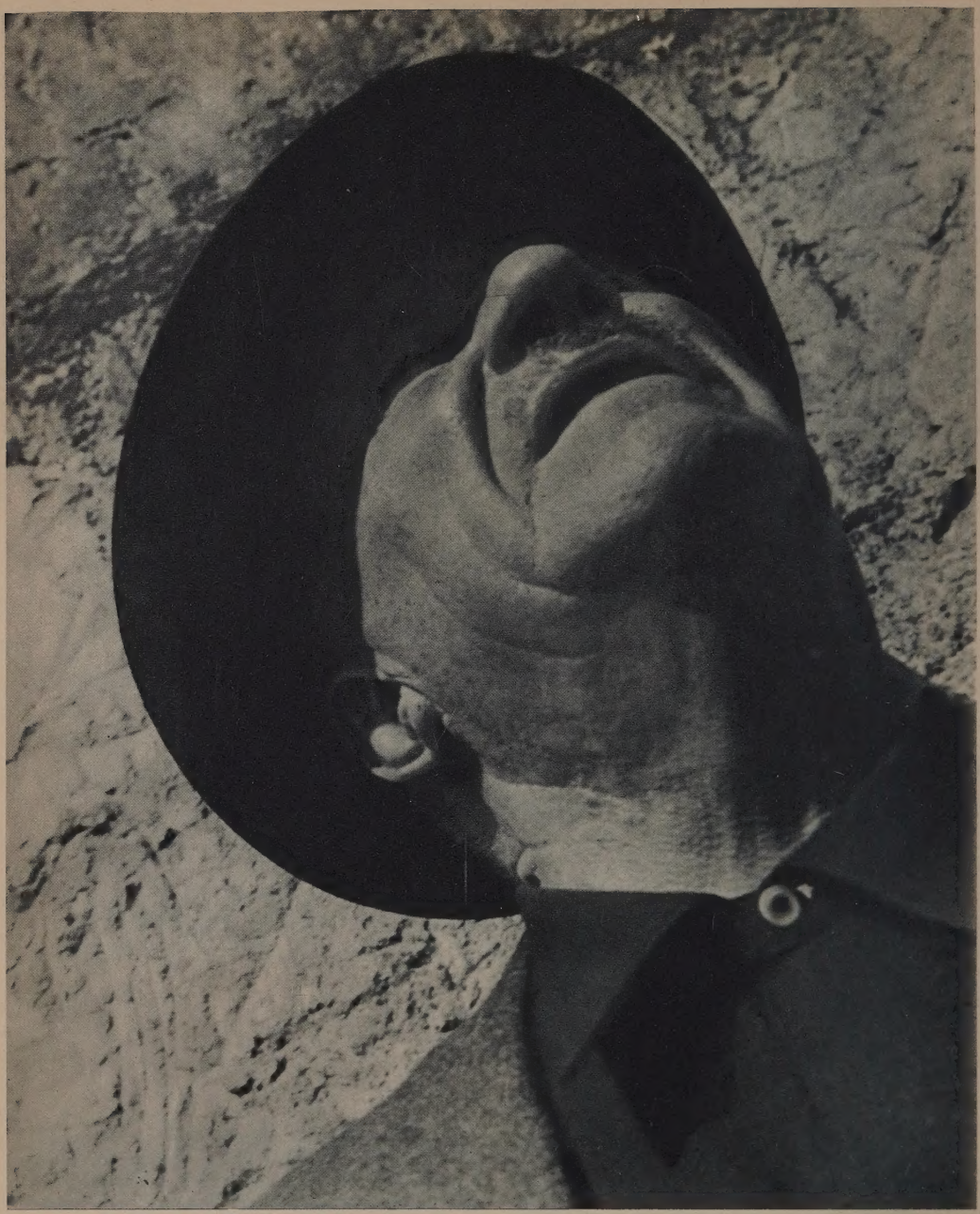
qui découvre à chaque pas des perspectives neuves. Une chapelle de gens en marche. Un sanctuaire aussi bien extérieur qu'intérieur. On en eut l'évidence avec la grande procession de l'après-midi. Se déroulant autour de l'église elle n'était cependant pas hors d'elle. Roc que le flot entoure et bat sans l'entamer, navire cinglant vers le large, dolmen sacré concrétisant la prière et l'offrande de cette foule, elle était tout cela.

Elle est aussi un havre de repos, un refuge accueillant après les périls et les fatigues de la route. Sa pénombre est bienfaisante aux yeux desséchés par le soleil et la poussière du chemin. Comme en ces lieux naturels privilégiés, grotte ou forêt, dont la majesté et le mystère impressionnent, les voix s'y taisent presque instinctivement. Entre la voûte basse et les murs rugueux qu'anime et spiritualise la lumière diffuse, l'âme se recueille sans effort. Le bavardage et la circulation importune des visiteurs peuvent troubler cette paix en surface, ils ne la détruisent pas. Ils ne sont plus qu'un bruit de fond, un jeu de fantômes comme la chanson de l'eau entre les pierres, la danse des ombres dans la futaie. Il en va de même au dehors lorsque, entre deux cérémonies, le pèlerinage prend des allures de kermesse. Des groupes déballent leurs provisions sur l'herbe, les bancs et les tables des buvettes

sont envahis, on assaille les marchands de souvenirs. Laissons les puristes s'offusquer de cette joie pleine de bonhomie, de ces débordements rustiques et simples. Pourquoi ne seraient-ils pas sanctifiés eux aussi comme les noces de Cana ou l'immense pique-nique de la multiplication des pains? Croit-on que les pèlerins qui, au XII^e siècle se pressaient, mangeant et dormant, dans le narthex des basiliques romanes étaient plus édifiants? La prière, d'ailleurs, ne cesse pas. Des vagues de fidèles se relaient au pied de la Madone. Et aux heures de supplication commune tous se rassemblent en un seul cœur, abandonnant boutiques et rafraîchissements.

Tente du Seigneur plantée parmi nous comme l'Arche d'Alliance au milieu du peuple de Dieu, la chapelle demeure le signe de la présence divine dans toutes les activités de l'homme. Ses formes maternelles, sont la figure visible de l'amour que la Vierge porte à ses enfants, de son sourire devant leurs jeux innocents. Sur sa colline Notre-Dame du Haut attend les siens, et ce sont tous les hommes, avec la même tendresse. Chrétiens fervents ou tièdes, touristes curieux, puissent-ils y trouver ce que Le Corbusier et ses collaborateurs ont voulu inscrire dans ce béton loyal : le silence, la prière, la paix, la joie intérieure.

M.-R. C.



FERNAND LÉGER

Si Fernand Léger a disparu à nos yeux, il est définitivement ancré dans cette mémoire spirituelle qui garde, d'âge en âge, le patrimoine mystérieux des chrétiens. Il nous laisse sa part d'héritage en quelques œuvres lumineuses qui n'ont pas fini de nous étonner. La mosaïque d'Assy, les vitraux et la tapisserie d'Audincourt, ceux de Courfaivre, appartiennent à la maturité d'un homme qui nous a quittés en pleine possession de ses forces créatrices.

Un de nos amis, architecte à Saint-Nazaire, lui avait récemment demandé les mosaïques pour une église dédiée à sainte Anne. Il s'était écrié : « Saint-Nazaire? sainte Anne? les chaînes, les ancres, les chantiers, la mer et le minium? ça me va !» On regrette à imaginer ce qu'il aurait pu faire si la mort ne l'avait pas surpris : l'homme tout entier était dans cette réponse.

En 1944, le Père Couturier écrivait de ses œuvres :

« Elles ont les qualités architecturales, monumentales, qu'exigent les murs des églises; il est même significatif que les plus récentes d'entre elles puissent immédiatement constituer d'admirables cartons de vitrail, entièrement conformes à la plus haute tradition de cet art difficile. De plus, l'introduction récente des formes humaines les rapproche encore de cet art chrétien qui est un « Art d'Incarnation ». « Je viens de découvrir l'humain », nous dit-il... Nous pouvons penser que du contact personnel avec les dogmes et les grands sujets du christianisme, une vive flamme pourrait jaillir. Il va falloir rebâtir bien des églises en France. Surtout dans cette Normandie où Léger est né: puissions-nous y voir quelque jour les fresques et les verrières admirables que nous pouvons attendre d'un aussi grand artiste. » (1)

Ce souhait s'est en partie réalisé. On a beaucoup parlé de l'abstraction de Fernand Léger, mais le Père Couturier n'utilisait ce mot qu'en l'entourant de guillemets, plein de méfiance. La peinture de Léger n'est pas abstraite si on donne à ce mot une nuance cérébrale, si on en fait un art dans lequel l'idée contorsionne l'imagination et irrite la sensibilité. L'art de Léger est une transposition dans un monde où la plénitude des formes devient normalement poétique. Ce monde-là n'est pas abstrait, il n'est pas projeté dans un au-delà idéal ; c'est un monde qui s'identifie au monde de tous les jours, le monde du travail, du repos, des joies et des peines de la terre. Ces objets eux-mêmes, pleins d'une humble vérité quotidienne, prennent *leur* place dans ce monde si parfaitement objectif. Nul plus que Léger haïssait la symbolique fatiguée, et pourtant nul mieux que lui a su peindre, de nos jours, les instruments de la Passion. Ces outils de la Rédemption il a su les peindre avec un amour qui demeure gravé dans le verre pour toujours. On parlera beaucoup et longtemps de l'œuvre de Fernand Léger, nous souhaitons que ses toiles réjouissent les vivants et qu'elles aillent ranimer tant de tristes musées. Mais nous sommes heureux que des églises neuves aient été définitivement éclairées par le travail d'un homme qui voilait si bien sa tendresse par la puissance de son génie.

fr. A.-M. C.

---

(1) Fernand Léger, La forme humaine dans l'Espace. Ouvrage collectif. Les Editions de l'Arbre-Montréal 1945.

PHOTOGRAPHIES

L. HERVE : 1, 2, 3, 7, 10, 16, 23, 24, 25, 30, 31, 32 ; B. MOOSBRUGGER : 6, 12, 13, 14, 15, 18, 19, 21, 22 ; C. BUEB : 5 ; M. FERRY : 29 ; J. CAP : 8, 27, 28.

L'ART SACRÉ. Directeur R. P. Cocagnac, O.P.

Directeurs de 1938 à 1944 :
R.R.P.P. COUTURIER et RÉGAMEY O.P
fondé par G. Mallard, Joseph Pichard et L. Salavin

Prix du fascicule : 180 fr.

Abonnements : 1 an, France : 800 fr. - Etranger : 1.200 fr. : Abonnement de soutien : 1.500 fr.
aux Editions du Cerf, 29, bd Latour-Maubourg, Paris-VII^{e} - C.C.P. Paris 1436-36

Imp. GEORGES LANG, PARIS-19^{e} - Dépôt légal, 2^{e} trimestre 1956. Le gérant : FLEURET. Autorisation N° 19.886